



HAL
open science

Le voyage en Espagne de Beaumarchais, dans sa correspondance et dans ses mémoires techniques et judiciaires

Valentine Dussueil

► To cite this version:

Valentine Dussueil. Le voyage en Espagne de Beaumarchais, dans sa correspondance et dans ses mémoires techniques et judiciaires. Colloque international "L'Europe de Beaumarchais", Linda Gil, Gilles Montègre, Virginie Yvernault, Jan 2023, Paris, France. hal-04013117

HAL Id: hal-04013117

<https://hal.science/hal-04013117>

Submitted on 3 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Le voyage en Espagne de Beaumarchais, dans sa correspondance et dans ses mémoires techniques et judiciaires

Dans son introduction de la Pléiade, Pierre Larthomas rétablit la chronologie du voyage que Beaumarchais fit en Espagne en 1764 alors qu'il était Secrétaire du Roi et lieutenant de la Varenne du Louvre. C'est un voyage d'affaires, qui concerne des remboursements de dettes, auxquelles s'ajoutent des projets commerciaux et des missions semi-officielles. La correspondance du dramaturge évoque une « besogne espagnole ¹ », des « négociations ² » et un « grand œuvre ³ ». Une lettre de Beaumarchais à son père est signée : « votre très affairé fils ⁴ ». Dans une autre lettre, il lui écrit : « Je travaille, j'écris, je confère, je rédige, je représente, je combats : voilà ma vie ⁵ », ce qui fait penser à sa devise qu'il emprunte à Voltaire : « Ma vie est un combat ⁶ ». La raison principale du voyage était familiale. Il s'agissait de marier sa sœur Lisette à don José Clavijo, qui l'avait séduite. Le dramaturge partit le 20 avril, muni de lettres de recommandation pour l'ambassadeur de France, le marquis d'Ossun, et de cent soixante mille livres de billets au porteur, délivrés par le banquier Joseph Pâris-Duverney. Le 18 mai, il arrivait à Madrid. Il consacra le premier mois au règlement de l'affaire Clavijo et les autres à ses affaires commerciales et diplomatiques. Le 22 mars 1765, il quittait Madrid. Ses projets de fournitures de vivres aux troupes espagnoles, de transformation de la Sierra Morena ou de fondation d'une compagnie de commerce avec la Louisiane, avaient échoué. Clavijo n'épousait pas et n'épouserait pas Lisette. Beaumarchais était de retour à Paris le 9 ou le 10 avril.

Pour étudier ce voyage en Espagne, nous disposons de sources aux statuts très divers : La correspondance d'Espagne (éditée par Brian Morton au tome I de la *Correspondance* de Beaumarchais) ; des mémoires techniques ou « essais » sur l'Espagne destinés au ministre français des affaires étrangères, le duc de Choiseul, au ministre des affaires étrangères espagnoles, le marquis de Grimaldi, ou à son ami et associé Pâris-Duverney. Ces mémoires ont été composés entre avril 1764 et juin 1765. La dernière source, plus tardive, est un factum. En 1774, Beaumarchais publia en effet dans un mémoire judiciaire contre le juge Goëzman, un extrait de son journal de voyage en Espagne.

Si le « dossier espagnol » est formé d'éléments hétéroclites, il est également lacunaire : il manque notamment le texte original du journal de Beaumarchais, qui n'a pas été conservé, mais dont l'existence est attestée par plusieurs lettres. Par exemple, alors qu'il est en route vers Madrid, sa sœur lui exprime par exemple son « impatience » à « avoir le *Journal* »⁷. Un mois plus tard, elle lui reproche de « ne lui écrire qu'en courant » et renouvelle sa demande : « À quoi sert ton *Journal*, si tu ne l'envoies pas ? À ton retour, nous n'en aurons que faire. »⁸.

D'autre part, on ne peut pas accorder un crédit total à la relation de voyage publiée dans le contexte polémique de l'affaire Goëzman. Enfin, parmi les essais manuscrits, le long *Mémoire sur l'Espagne* est lui-même composite : en plus du *Mémoire* proprement dit, qui était

¹ Beaumarchais, *Correspondance*, éd. Brian N. Morton, t. 1, Paris, Nizet, 1969, p. 83, Lettre à son père, datée du 12 août 1764.

² *Ibid.*, p. 113, Lettre à la comtesse de Benavente, datée du 24 novembre 1764.

³ *Ibid.*, p. 116, Lettre à son père, datée du 3 décembre 1764.

⁴ *Ibid.*, p. 115, Lettre à son père, datée du 26 novembre 1764.

⁵ Beaumarchais, *Lettres de jeunesse (1745-1775)*, publiées par L. Thomas, Paris, E. Boccard, 1923, p. 134, Lettre à son père.

⁶ Gudin de La Brenellerie, ami fidèle de l'auteur, place cet hémistiche tiré du *Mahomet* de Voltaire en épigraphe de son édition des *Ceuvres complètes de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais*, Paris, Léopold Collin, 1809.

⁷ Beaumarchais, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 63, Lettre de sa sœur Julie, datée du 15 mai 1764.

⁸ *Ibid.*, p. 71, Lettre de sa sœur Julie, datée du 5 juin 1764. Julie ironise ensuite : « toi tu t'imagines de faire un journal et de le garder : c'est adroit. »

destiné à Choiseul, qui est inachevé ou incomplet, on trouve des fragments d'un second « mémoire particulier justificatif à Choiseul », postérieur, également inachevé.

J'ai organisé mon intervention en fonction de la nature de ces sources. Je m'intéresserai d'abord à la correspondance avec les proches puis à une longue lettre au duc de La Vallière. Je m'intéresserai ensuite aux mémoires techniques et pour finir au factum de l'affaire Goëzman.

Le journal de voyage dans la correspondance

L'année en Espagne a donné lieu à une correspondance privée, principalement entre le père et le fils. Beaumarchais a reçu seize lettres de son père et lui en a adressé une trentaine. Il écrivit également aux débiteurs de son père et à son associé, M. Durand. Les lettres ont été composées depuis les « *sitios reales* » (les « demeures royales ») : Madrid, « Saint-Hildephonse¹ », Aranjuez ou l'Escurial, Beaumarchais suivant vraisemblablement les déplacements de la Cour. Son itinéraire est conforme à celui de ses prédécesseurs comme Antoine de Brunel (1622-1696), François Bertaut (v.1624-v.1717) ou François de Tours.

Dans les lettres à ses proches, Beaumarchais se préoccupe de la situation de ses sœurs, de la santé de son père et de ses intérêts financiers. Les références à l'Espagne sont rares, à l'exception des *sitios reales* de Castille et du Prado, à Madrid, et de *realia*, qui sont mentionnées à titre de détails : la « poudre de Wan Cacaho »², la monnaie locale, les « réaux » et les « maravédís », quelques mots comme « *Bien esta* », « *Basta* », « *poco a poco* » et une poignée d'expressions figées. Beaumarchais se décrit encore vêtu d'un « manteau espagnol » avec un « bon grand chapeau détroussé », et il conclut : « C'est ce qu'on appelle être *en capa y sombrero*, et quand l'homme, jetant le manteau sur l'épaule, se cache une partie du visage, on appelle cela être *embossado* »³. Le dramaturge se souviendra de ce costume espagnol dans *Le Barbier de Séville*, en enveloppant le comte Almaviva d'un « grand manteau brun, ou cape espagnole » et d'un « chapeau noir rabattu »⁴. Le costume aura du succès plus tard, chez les romantiques, dans les *Voyages en Espagne* de Gautier et de Dumas. La lenteur est un autre détail pittoresque. Beaumarchais évoque des « lenteurs d'usage », une « hydre de lenteurs » et le « pays de *poco a poco* ». Montesquieu, dans les *Lettres Persanes* (1721), avait déjà qualifié les Espagnols « d'ennemis du travail » (lettre LXXXVIII) et Jaucourt, dans *L'Encyclopédie*, faisait de l'Espagne une « nation paresseuse »⁵. Enfin, Beaumarchais remarque l'« air romanesque et langoureux » des Espagnoles⁶. Il en tire une leçon, dans une lettre à son père : « J'écrirai très respectueusement aux dames de Paris et je garderai le sel de ma gaité pour les grandes espagnoles⁷ ». Cette « gaité », que Beaumarchais trouve en Espagne, fait écho à son caractère. Dans ses lettres, son père le félicitait de la « précieuse gaité », qu'il affiche dans ses « grandes affaires »⁸. La « belle humeur⁹ » de Figaro a conservé de ce point de vue une trace de ce lien entre Beaumarchais et l'Espagne.

¹ Construite au XVIII^e siècle, La Granja de San Ildefonso, près de Ségovie, était la résidence d'été des rois d'Espagne depuis Philippe V. Les lettres de « Saint-Hildephonse » sont datées du 15 août, 19 août et 9 septembre 1764.

² Beaumarchais, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 98, Lettre à sa sœur Julie, datée du 15 octobre 1764.

³ *Ibid.*, p. 147, Lettre à son père, datée du 28 janvier 1765.

⁴ Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, *Œuvres*, éd. Pierre Larthomas avec la collaboration de Jacqueline Larthomas, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, p. 289.

⁵ L'article du Chevalier de Jaucourt sur l'Espagne reprend les clichés usuels : paresse, oisiveté, fierté et décadence. On retrouve des développements similaires dans la description de l'Espagne de *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756) de Voltaire, notamment le mythe de l'Espagnol amoureux et jaloux.

⁶ Beaumarchais, *Correspondance*, *op. cit.*, Lettre à Miron, datée du 15 août 1764, p. 83.

⁷ *Ibid.*, Lettre à son père, datée du 31 décembre 1764, p. 133.

⁸ *Ibid.*, Lettre de son père, datée du 8 janvier 1765, p. 135.

⁹ Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, *Œuvres*, *op. cit.*, p. 388.

À ces détails pittoresques, on peut opposer des développements mondains. Une lettre mentionne le mariage du Prince des Asturies et de l'infante de Parme¹, d'autres lettres évoquent des « soupers charmants » et des « soirées » à l'hôtel de Russie, occupées par le « jeu » ou par la « musique »², ou encore des vers qu'il a reçu d'une comtesse russe. Beaumarchais se décrit dans ces lettres comme un « ambassadeur », par opposition à l'ambassadeur de Russie, qui est à ses yeux un « maigre particulier »³. Le dramaturge inverse les rapports de classe, comme il le fera plus tard dans son procès contre le comte de La Blache et comme Figaro dans son théâtre.

Enfin, les échanges avec les proches jouent avec les codes du romanesque et les attentes du genre. Le père Caron établissait un parallèle entre son fils et sir Charles Grandison, le personnage de Richardson, et terminait par ces mots : « si l'Angleterre, me disais-je, a ses Grandissons, la France a ses Beaumarchais⁴ ». Dans une lettre, Beaumarchais décrit par exemple une halte à Andicana, à son associé Durand. Les lieux et les dates sont précis (« Je m'arrête à 5 heures du soir au village d'Andicana », « sommes à soixante-six lieues de Madrid, 3 lieues par-delà Vittoria »). Il donne des détails sur les conditions météorologiques (« il a fait beau et mauvais temps : pluie, vent, soleil, poussière, crotte, etc... »). Il raconte ce qu'il a mangé et « rendu ». Il décrit le « froid du diable dans des montagnes affreuses » et il dit avoir « couru tous les dangers des voleurs, des revenants, des loups enragés... ». Seulement, le récit tourne court, car Beaumarchais n'a « rien vu du tout tant il faisait noir ». Autre exemple, le dramaturge évoque une soirée à l'auberge, au cours de laquelle des étudiants chantent des « séguedilles avec la guitare », avant qu'il ne danse un menuet avec une « belle dame », la fille de l'aubergiste. Là encore, l'attente est déçue car la romance libertine n'a pas lieu. En effet, la « beauté », le lendemain, ne s'est levée « qu'à dix heures », tandis que Beaumarchais est parti « à six ».

L'Espagne dans la lettre au duc de La Vallière

La longue lettre au duc de La Vallière⁵ se distingue par sa taille et par son style. Elle est proche de la relation de voyage et peut être considérée comme telle, ce dont témoigne sa fortune éditoriale : on la retrouve par exemple dans l'anthologie du *Voyage en Espagne* (1998) de Bartolomé et Lucile Bennassar⁶.

Le duc de la Vallière, capitaine général des chasses, petit-neveu de la célèbre duchesse de La Vallière, était le commandant de Beaumarchais (capitaine de la Varenne) mais il le traitait en ami. C'était un érudit et un bibliophile. En 1773, dans l'un de ses factums contre Goëzman, Beaumarchais parlait de lui comme d'un « grand seigneur » auquel il était « attaché » depuis « douze ans », par « devoir », par « respect », par « reconnaissance » et par « justice »⁷. La « trop longue lettre » au duc datée du 23 décembre 1764, rédigée à Madrid, relève de la lettre familière mais ne comporte pas de nouvelles intimes. C'est une « lettre de

¹ Beaumarchais, *Correspondance, op. cit.*, p. 103, Lettre à son père, datée du 28 octobre 1764.

² Beaumarchais, *Correspondance, op. cit.*, Lettre à son père, datée du 28 janvier 1765, p. 143-147 et Lettre à sa sœur Julie, datée du 11 février, p. 149-153.

³ *Ibid.*, p. 149-150.

⁴ *Ibid.*, p. 123, Lettre de son père, datée du 18 décembre 1764.

⁵ Le duc de La Vallière dont Beaumarchais fit l'éloge dans son *Addition au supplément au Mémoire contre Goëzman*, publié en 1774 : « Le grand seigneur chez lequel je vous ai rencontré, est M. le duc de la Vallière, auquel depuis douze ans je suis attaché par devoir, comme lieutenant-général de sa capitainerie ; par respect, c'est un homme de qualité qui a l'esprit solide et le cœur généreux ; par reconnaissance, il m'a toujours comblé d'une bonté qu'il pouvait me refuser ; par justice, il m'a honoré d'une estime que j'ai méritée ».

⁶ *Le Voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs et francophones du XVI^e au XIX^e siècle*, éd. Bartolomé et Lucile Bennassar, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 47-52.

⁷ Beaumarchais, *Addition au supplément au Mémoire contre Goëzman, Œuvres, op. cit.*, p. 797.

nouvelles » qui est peut-être une « nouvelle » épistolaire, comme le dirait Richelet¹. Dans sa lettre, Beaumarchais cherche à recréer un contact avec le duc de La Vallière, qui était « fâché » par son « silence » et par son « absence »², d'après la lettre qu'il écrit à sa sœur Julie. La lettre prend la forme d'une série de remarques, qui suivent une logique thématique. Elle est organisée comme un répertoire en deux parties : la première partie évoque la société espagnole, les « grands seigneurs », le « roi d'Espagne » et le peuple, ainsi que les institutions, parmi lesquelles la bibliothèque de l'Escorial, la censure, la « terrible inquisition » et la justice. La deuxième partie s'intéresse à la vie culturelle espagnole, à la fête de Noël, à des « drames insipides », aux pièces comiques, à la musique et au « fandango ». Conformément à l'esprit des Lumières, Beaumarchais prétend « étudier de [s]on mieux le pays » et les « hommes qui l'habitent »³, suivant les principes de Jaucourt dans *l'Encyclopédie* (je cite : « le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations »). Contrairement aux lettres à ses proches, Beaumarchais demeure en retrait dans ses jugements et conserve une posture d'observateur. Lorsqu'il passe en revue la société espagnole, il s'intéresse de préférence au « haut état » et tend un miroir à son destinataire, en précisant qu'il s'agit d'« homme[s] de [son] rang ».

Beaumarchais reprend les lieux communs sur l'Espagne des lettres à ses proches, mais le plus souvent pour les nuancer ou les ironiser. La lenteur n'est pas dénoncée *a priori* mais rapportée à la « vivacité » française. Le tempérament jaloux des Espagnols est une « très fausse opinion ». La « haine » des Espagnols à l'égard des Français est la conséquence du ton « tranchant et moqueur » des Français⁴. Il semble y avoir une part de jeu littéraire, à destination de son correspondant, dans la tendance de Beaumarchais à contredire la lettre 78 des *Lettres persanes*⁵. Dans un esprit comparable, la « terrible Inquisition ⁶ » est épargnée. Beaumarchais, contrairement à Montesquieu ou Voltaire, ne la considère pas comme l'« institution emblématique d'un pays décadent⁷ ». Il affirme qu'elle est « loin d'être un tribunal despotique et injuste » et qu'elle est même « le plus modéré des tribunaux »⁸. Cette critique nuancée de l'institution est peut-être en partie ironique. Mais elle fait écho à une tendance des récits de voyages en Espagne à nuancer l'opinion des philosophes. Elle est également au service d'une critique de l'arbitraire de la justice française, Beaumarchais redirigeant contre la France l'arme du regard étranger : « Les Espagnols nous reprochent avec raison nos lettres de cachet, dont l'abus leur paraît être la plus violente des inquisitions ». Vingt ans plus tard, Jean-François Bourgoing, diplomate français en Espagne, reprendra la position de Beaumarchais : « Dans le fait, ce tribunal [...] n'est pas à beaucoup près aussi redoutable qu'on le croit encore dans les pays étrangers ⁹ ».

La description de la bibliothèque du palais de San Lorenzo, à l'Escorial, très attendue par le destinataire bibliophile de Beaumarchais, donne lieu à une critique de la censure¹⁰. Beaumarchais y est « frappé par la condamnation des livres de presque tous nos philosophes

¹ Richelet, *Les Plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujet tirées des meilleurs auteurs*, Paris, 1705.

² Beaumarchais, *Correspondance*, op. cit., p. 100, Lettre à sa sœur Julie, datée du 15 octobre 1764.

³ *Le Voyage en Espagne*, op. cit., p. 48.

⁴ Lettre au duc de La Vallière, éd. citée, p. 50.

⁵ Montesquieu a voyagé en Italie, en Autriche, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre mais n'a pas connu directement l'Espagne. Voir à ce sujet Pierre Barrière, « Montesquieu et l'Espagne », *Bulletin Hispanique*, n° 3-4, 1947, p. 299-310.

⁶ *Ibid.*, p. 49.

⁷ *Le Voyage en Espagne*, op. cit., p. VI.

⁸ Lettre au duc de La Vallière, éd. citée, p. 49.

⁹ Jean-François Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, Paris, Régnaud, 1797, t. I, cité dans *Le Voyage en Espagne*, op. cit., p. 853.

¹⁰ Les philosophes des Lumières sont mis à l'Index par le Saint-Office : l'ensemble de l'œuvre de Voltaire en 1762 ; celle de Rousseau dès 1764 ; ainsi que diverses œuvres de Montesquieu. Voir Marcelin Defourneaux, *L'Inquisition espagnole et les livres français au 18^e siècle*, Paris, PUF, 1963.

modernes¹ ». Il ironise : « Les ouvrages proscrits y sont nommés, ainsi que leurs auteurs, et par prédilection votre ami Voltaire, dont on condamne non seulement tous les ouvrages qu'il a faits, mais encore tous ceux qu'il fera par la suite, ne pouvant sortir que du mal d'une plume aussi abominable² ». L'expression « votre ami » rappelle que Voltaire avait envoyé un manuscrit de *Candide* à La Vallière.

Enfin, Beaumarchais évoque le fandango. Cette danse est à partir du XVIII^e siècle, un sujet « incontournable » dans les voyages en Espagne³. Le dramaturge décrit « cette danse obscène », à mots couverts, en remplaçant certains mots par des points de suspension : « Tout l'agrément consiste en quelques pas ou figures lascives représentant assez bien pour que moi, qui ne suis pas le plus pudique des hommes, j'en aie rougi jusqu'aux yeux. »

On peut se demander si les caviardages n'étaient pas destinés à enhardir l'imagination du lecteur... Beaumarchais souligne également l'exotisme du fandango en l'associant à des « danses grenadines et mauresques⁴ » et en renvoyant à des « mises en scènes de pays éloignés aux mœurs profondément différentes de celles de l'Europe⁵ ». Il propose une comparaison avec le « *calenda* », qui est une danse des noirs « en Amérique ». Dans ce renvoi de l'Espagne à son passé maure et à l'étrangeté de ses « coutumes populaires⁶ », il y a peut-être une allusion à l'*Histoire générale des voyages* (1746), où Prévost décrit les « postures indécentes » et « lascives » du « *calenda* »⁷. À la fin du siècle, Jean-François Bourgoing rougissait encore en observant du fandango et comparait cette danse aux « combats de Cythère⁸ ». Deux ans plus tard, le fandango fit également l'admiration, lors de son passage à Madrid, de Casanova (« On ne saurait décrire le Fandango : chaque couple fait mille attitudes, mille gestes d'une lascivité dont rien n'approche).

La lettre au duc de La Vallière se termine par le récit théâtralisé d'une « pièce de théâtre assez comique⁹ », où il est question de fandango et de « religieux étrangers ». Je la résume : des religieux qui condamnaient le fandango portent l'affaire devant le pape. Une démonstration est organisée au Vatican par les détracteurs, afin de montrer la « noirceur » de cette danse¹⁰. Mais l'effet est inverse et la « fureur du fandango » saisit les cardinaux, qui « se mettent tous hors d'haleine »¹¹ et le pape lui-même « tombe » de son trône¹². L'anecdote burlesque cachait peut-être une leçon de tolérance, dans l'esprit de la réflexion de Montaigne sur les barbares : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ». Elle flattait le goût de la mise en scène du destinataire, qui était le directeur du théâtre de société de Madame de Pompadour. On peut ajouter qu'elle n'était pas originale : on la retrouve chez le baron de Gleichen (1735-1807), qui avait effectué une mission diplomatique en Espagne avant Beaumarchais. Victor Hugo semble faire allusion à cette anecdote dans *Ruy Blas* (acte IV, scène 3) :

Lucinda, qui jadis, blonde à l'œil indigo,
Chez le pape le soir, dansait le fandango¹³.

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ *Le Voyage en Espagne, op. cit.*, p. XVIII.

⁴ Lettre au duc de La Vallière, éd. citée, p. 48.

⁵ Jean-Marc Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992, p. 54.

⁶ Lettre au duc de La Vallière, éd. citée, p. 50.

⁷ Abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, Paris, Didot, 1761, t. XV, p. 436.

⁸ Jean-François Bourgoing, *Le Nouveau Voyage en Espagne*, cité dans *Le Voyage en Espagne, op. cit.*, p. 1025.

⁹ Lettre au duc de La Vallière, éd. citée, p. 51.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

¹³ Victor Hugo, *Ruy Blas* [1838], acte IV, scène 3.

La lettre eut un lectorat élargi. Beaumarchais l'adressa d'abord à son père, « à cachet volant¹ », afin qu'il la renvoie au duc de La Vallière, après l'avoir lue. Il espérait qu'elle puisse l'« amuser » et l'assurait de la « peine » qu'il s'était donné de l'écrire². Le père Caron fut séduit par une « si belle³ » lettre. Il retarda le moment de l'expédition au duc pour en « faire une copie », ajoutant : « C'est une pièce à garder »⁴. Dans une autre lettre, il avouait qu'il avait montré la « lettre charmante », en allant « place Vendôme »⁵. Il décidait également de la garder « jusqu'au nouvel ordre⁶ ». Peut-on imaginer que Beaumarchais ait écrit cette lettre dans l'espoir d'une publication ? Trois ans plus tôt, une lettre de Voltaire au duc de La Vallière avait été publiée, en brochure, à Paris⁷. Celle de Beaumarchais le fut en 1858, dans l'étude de Louis de Loménie, parmi les « pièces justificatives » du volume *Beaumarchais et son temps : études sur la société en France au XVIII^e siècle d'après des documents inédits*⁸. Les Frères Garnier la classèrent parmi les « Lettres », dans les *Œuvres complètes* (éd. Moland 1874). On la trouve également dans les éditions de la correspondance de Beaumarchais de Louis Thomas (1923) et de Brian Morton (1969).

Le voyage en Espagne dans l'affaire Goëzman

Dix ans après son voyage en Espagne, Beaumarchais dut justifier son comportement. Dans le procès qui opposait Beaumarchais au juge Goëzman en 1774, les adversaires du dramaturge lui reprochèrent ses intrigues dans l'affaire Clavijo. Beaumarchais répondit en publiant un fragment de son journal de voyage, pour prouver sa bonne foi, en donnant à ce texte une « publicité qu'il ne devait jamais avoir ». Le texte se caractérise par un « léger déguisement espagnol » : des toponymes (Madrid, Cadix, « *Presidio* », Buen Retiro, Aranjuez), les appellatifs « dom », « dona » ou « *dueña* », une allusion au chocolat à boire. Beaumarchais mentionne également des détails comme l'heure tardive d'un départ d'Aranjuez en raison de la chaleur, ou les « allées sombres du parc d'Aranjuez », observées par de nombreux voyageurs avant lui. Dans ce fragment de journal, la « nation espagnole » est « généreuse ». Beaumarchais n'y rencontre que de la « grandeur », de la « générosité », un « noble intérêt », un « service ardent » et une « justice éclatante »⁹. Et pour cause, Beaumarchais avait gagné sa cause. En effet, il avait convaincu le roi de son honnêteté en lui lisant, dit-il, un extrait de son journal de voyage. Au terme de la lecture, le roi avait ordonné que « Clavijo perdît son emploi »¹⁰. Beaumarchais était donc le Français à qui le roi d'Espagne avait rendu justice d'une manière « éclatante »¹¹.

Dans un esprit comparable, le texte est saturé d'intertextes cornéliens qui n'échappaient à personne. Le père de Beaumarchais est un « don Diègue bourgeois »¹². Beaumarchais a « tout

¹ Beaumarchais, *Correspondance*, op. cit., p. 125, « Lettre à son père », n° 116.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 135, Lettre de son père, datée du 8 janvier 1765.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 140, Lettre de son père, datée du 15 janvier 1765.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Lettre de M. de Voltaire à M. le duc de La Vallière*, Paris, 1761.

⁸ Louis de Loménie, *Beaumarchais et son temps. Études sur la société en France au XVIII^e siècle d'après des documents inédits*, Michel-Lévy frères, Paris, 1858, p. 502-507.

⁹ *Ibid.*, p. 922.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Quatrième mémoire*, *Œuvres*, op. cit., p. 922.

¹² René Pomeau, *Beaumarchais ou la bizarre destinée*, Paris, PUF, 1987, p. 31. Voir notamment le chapitre IV intitulé « L'intermède espagnol ».

quitté, patrie, devoirs, famille, état, plaisirs, pour venir venger en Espagne une sœur innocente et malheureuse¹ ». Il déclare à Clavijo : « Je ne viens pas ici faire le personnage d'un frère de comédie qui veut que sa sœur se marie² ». À l'issue de l'affaire, son adversaire reconnaît qu'il est le « plus généreux des hommes³ ». Beaumarchais lui répond : « Je suis vengé. Je ne vous hais plus⁴ ». Beaumarchais défend également une conception cornélienne de la justice. Dans l'affaire Clavijo (et donc implicitement dans l'affaire Goëzman), il se présente « armé du bon droit et de la fermeté⁵ ». Il demande la justice ou un duel. Il oppose la justice des rois, dont Paul Bénichou a montré la dimension « héroïque », à l'arbitraire des juges et des procédures judiciaires (et il vise le parlement Maupeou)⁶. L'épisode espagnol, probablement reconstruit *a posteriori* et falsifié, était un miroir, que Beaumarchais tendait à ses juges français et à ses adversaires de l'affaire Goëzman.

L'Espagne dans les mémoires techniques

Pendant son séjour en Espagne, Beaumarchais eut recours à des genres utilitaires⁷. Il rédigea huit mémoires sur la Louisiane, sur la fourniture des esclaves noirs, sur la Sierra Morena, sur l'agriculture, le commerce et l'industrie en Espagne. Maurice Lever, dans sa biographie de Beaumarchais, a établi une liste de ces textes⁸ et il en compte 12 car il inclut quatre fragments de lettre ou de mémoires disparus⁹. 5 mémoires étaient vraisemblablement réclamés par le ministre espagnol Grimaldi ; 1 autre était destiné aux deux hommes d'affaires, Pâris-Duverney et Le Ray de Chaumont ; Beaumarchais rédigea les 2 derniers à l'intention du ministre Choiseul. Ces textes se présentent comme des exposés, des « mémoires », des « essais », des « instructions » et des « propositions »¹⁰, à l'exception d'un mémoire à Choiseul qui prend la forme d'une justification. Les manuscrits sont conservés aux archives de la Comédie-Française, Gilles Montègre l'a rappelé, à l'exception du premier *Mémoire* qui se

¹ *Quatrième mémoire, Œuvres, op. cit.*, p. 904.

² *Ibid.*, p. 905.

³ *Ibid.*, p. 907.

⁴ *Ibid.*, p. 925.

⁵ *Ibid.*, p. 904.

⁶ Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, 1988.

⁷ Il les appelle lui-même « mémoire utile » ou « de la nation » dans son *Mémoire sur l'Espagne*, rédigé à l'intention du duc de Choiseul.

⁸ *Mémoire et propositions à la cour d'Espagne* (seconde quinzaine de juin 1764). [Ms. archives de famille] *Instructions secrètes sur le ministère d'Espagne relativement à la concession de la Louisiane* (seconde moitié de juillet 1764 ; texte adressé à Pâris-Duverney et Le Ray de Chaumont, qui étaient en désaccord avec ses propositions à la cour d'Espagne). [ms. Comédie-Française]

Essais sur les manufactures d'Espagne (août 1764 ; adressé à la marquise de La Croix). [ms. Comédie-Française] *Essai sur le projet de population, défrichement et agriculture de la Sierra Morena, demandé par M. de Grimaldi* (août 1764). [2 ms. Comédie-Française, avec corrections, 14 p. et 26 p.]

Réflexions patriotiques sur la Louisiane par un citoyen espagnol (fin août et avant le 4 septembre 1764 ; ces réflexions furent traduites en espagnol). [2 ms. avec corrections à la C-F, 20 p. et 40 p.]

Essai sur les subsistances des troupes d'Espagne et autres objets qui en dépendent (rédigé entre le 22 et le 28 octobre 1764). [ms. Comédie-Française]

Mémoire sur l'Espagne (juin 1765 ; rédigé à l'intention du duc de Choiseul). [ms. Comédie-Française, avec corrections, « avec éloge de Pâris-Duverney »].

Mémoire particulier et justificatif pour monseigneur le duc de Choiseul, ministre et secrétaire d'État (fin 1765 ; après le 5 novembre).

⁹ *En continuant de réfléchir à Madrid...* (juin 1765) ; *Disons un mot maintenant...* (juin 1765) ; *Les Anglais qui s'emparent de tout...* (juin 1765).

¹⁰ Dans ses *instructions secrètes*, adressé à Pâris-Duverney, Beaumarchais dresse un tableau au vitriol de la justice espagnole, marquée par la corruption. Il la définit en trois mots : « Paresse. Ignorance. Avidité¹⁰. » Il y voit un terrain favorable à la fondation de sa compagnie de commerce en Louisiane.

trouve dans les archives de la famille. Deux mémoires ont fait l'objet d'une publication incomplète dans les *Œuvres complètes* d'Édouard Fournier en 1876.

Je dis un mot rapide sur les mémoires de commerce : on y retrouve l'intérêt financier de Beaumarchais, son souci d'articuler, dans ses projets ses vues « particulières » à une « vue générale » et un certain cynisme dans les affaires, qu'on peut résumer par la réflexion qu'il adresse à Pâris-Duverney, au sujet d'un projet de création d'une compagnie de commerce en Louisiane : Beaumarchais assure « qu'on peut tout promettre, ne rien effectuer et être dans une parfaite sécurité en s'enrichissant là-bas sur l'effet que la conduite de la compagnie peut faire ici ». (Beaumarchais voulait établir un commerce d'esclaves en Louisiane et s'en servir de vitrine pour contrôler la contrebande des « Indes », en profitant des lenteurs de l'administration, de la corruption de la justice aussi, depuis la rétrocession de la Louisiane à l'Espagne.)

L'un des mémoires destinés au marquis de Grimaldi (ministre espagnol) est intitulé *l'Essai sur les manufactures*. Il est adressé fictivement à la marquise de La Croix et se donne à lire comme la transcription d'un « extrait de conversation¹ » entre Beaumarchais et la marquise². Pourtant, l'essai ne prend pas la forme d'un dialogue mais se compose de quatorze articles³. La destination fictive du mémoire a pu permettre à Beaumarchais de faire l'éloge de Grimaldi, qu'il décrit comme un « homme de génie », avec de « grandes vues », qui est « à sa place dans un ministère.⁴ » Le compliment précède immédiatement l'exposé d'un projet d'exploitation de la Louisiane espagnole, que Beaumarchais valorisait pour le compte de Pâris-Duverney. L'essai se livre également à une démonstration de la « décadence » de l'Espagne et fait des propositions de « refonte générale »⁵. Beaumarchais entend⁶ « tirer l'Espagne de l'état de langueur où chacun la voit⁷ ». Avant lui, Montesquieu s'était intéressé au déclin de l'Espagne, dans les *Considérations sur les richesses de l'Espagne* (1728), également intitulé *De la principale cause de la décadence de l'Espagne*⁸. Voltaire abordait ce thème, dans son *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations*. Il semblerait que Beaumarchais, dans ses mémoires rédigés quelques mois après son arrivée, (*l'Essai sur les manufactures* est daté d'août 1764) s'appuie davantage sur ses lectures que sur son expérience. Le dramaturge admet d'ailleurs dans son mémoire que « beaucoup de bons esprits ont déjà traité cette matière⁹ ».

Le mémoire rédigé à l'intention du duc de Choiseul date de juin 1765. Beaumarchais reconnaît dans sa correspondance « que personne » ne lui a « commandé de faire », et qu'il considère ce travail comme une « preuve de zèle »¹⁰. Le *Mémoire sur l'Espagne*, comme il l'intitule, expose un projet diplomatique au service des intérêts de la France. Ce projet consiste à resserrer les relations bilatérales en « dirigeant l'attention » du roi d'Espagne « sur une

¹ *Ibid.*, p. 745.

² Beaumarchais, *Correspondance, op. cit.*, p. 102, Lettre à son père, datée du 20 octobre 1764. Dame charmante en raison de « son état et plus encore par son esprit et les grâces qui la rendent très chère à tout le monde »

³ Beaumarchais s'excuse auprès de la marquise, de « tracer froidement des idées sérieuses », qui apparaissent à l'écrit « dépouillées de ce sel et de cet agrément », qu'elles avaient dans le « feu du dialogue ».

⁴ *Ibid.*, p. 753.

⁵ *Essais sur les manufactures d'Espagne, op. cit.*, p. 752.

⁶ *L'Essai sur les manufactures* témoigne de l'intérêt des voyageurs du XVIII^e siècle pour les « activités manufacturières et commerciales ». Beaumarchais vante, dans son essai, les mérites des « émigrations de jeunesse », grâce auxquelles les pays d'Europe s'étudient réciproquement et cherche à « s'appropriier toutes les découvertes d'autrui »⁶. Sa remarque suggère qu'un voyage ne se limitait pas à l'acquisition d'un savoir empirique, comme le concevait Jaucourt, dans *L'Encyclopédie*. L'article « voyage », en effet, n'offre qu'un but intellectuel : « Les voyages étendent l'esprit, l'élèvent, l'enrichissent de connaissances ».

⁷ *Ibid.*, p. 753.

⁸ Le texte fut inséré dans *De l'Esprit des Lois*.

⁹ *Essais sur les manufactures d'Espagne, op. cit.*, p. 753.

¹⁰ Beaumarchais, *Correspondance, op. cit.*, p. 181, Lettre à l'évêque d'Orléans, datée du 3 novembre 1765.

femme d'esprit »¹, en l'occurrence la marquise de la Croix, qui avait l'amitié du duc de Choiseul et qui fut la maîtresse de Beaumarchais, à Madrid. Cette « diplomatie de l'alcôve », selon l'expression de Maurice Lever, ne faisait évidemment pas parti des missions que Choiseul avait confié à Beaumarchais dans sa lettre de recommandation à l'ambassadeur de France. Cette lettre ne mentionnait que des « affaires » intéressant « particulièrement » Beaumarchais². Dans le mémoire, Beaumarchais se présente d'ailleurs comme un « homme sans mission » et se donne le rôle d'un simple « observateur politique ». Le tableau qu'il dresse de l'Espagne est très éloigné de son récit au duc de la Vallière ou à sa famille. Il évoque « le plus ingrat pays de l'univers », un voyage « pénible » et un séjour « forcé »³. Le ministre Grimaldi, dont il célébrait l'intelligence, est décrit comme « paresseux et peu éclairé »⁴. Le roi d'Espagne, dont il vante la « bonté », dans la lettre au duc de La Vallière, était un « esprit assez borné » et un « maître aussi méfiant qu'absolu »⁵. Beaumarchais ne dément plus la « haine naturelle » que les Espagnols éprouvent à l'égard des Français. Il ajoute même que les Français sont « maltraités » en Espagne. Maurice Lever invite, probablement à juste titre, à rapporter ces jugements sévères à l'amertume de Beaumarchais revenu en France après l'échec de ses négociations politico-commerciales⁶. Mais cette vision négative de l'Espagne permet également de justifier son projet de diplomatie amoureuse, entre Charles III et la marquise de La Croix. Beaumarchais évoque ainsi les « symptômes d'une grande passion⁷ » et donne au mémoire la tonalité d'une « confiance », qu'il destine à « M. le duc de Choiseul et non au ministre du roi de France »⁸. Les considérations politiques cèdent la place à un récit galant, qui rappelle *La Princesse de Clèves*. Beaumarchais raconte, par exemple, je cite : « quand une occasion naturelle se présentant de voir celle qu'il aime le roi trouvait plus de raisons pour éviter ce moment qu'il n'avait mis de soin à le faire naître et le danger une fois passé il semblait ne sortir d'une espèce de suffocation que pour passer à une profonde tristesse ». Dans l'esprit du dramaturge, la femme d'esprit qu'il destine au roi d'Espagne doit permettre de « tirer » ce « vaste État de la léthargie qui en anéantit les forces »⁹.

Comment comprendre que Beaumarchais ait pu adresser au ministre des affaires étrangères français, un tel plan ? Dans ce mémoire, Beaumarchais sort largement du rôle d'observateur qu'il s'était fixé. Il cherche à démontrer la pertinence de son analyse de la politique internationale, de la politique nationale et de la « politique de cabinet ». Il tente d'influencer le ministre dans son choix de l'ambassadeur d'Espagne en France¹⁰ :

Le Duc de Medina [fidoucia ?] nommé grand écuyer de la [XXX] princesse des asturies, de l'illustre maison de gusman, gendre du duc d'Albi, beau-frère du duc de Barere, actuellement à Paris est peut-être le seul qui conviendrait à ce plan. Son amour pour la France, son enthousiasme pour tout ce qui vient de Paris, son goût décidé pour la littérature qui lui fait mépriser les usages et l'ignorance espagnole et

¹ *Mémoire sur l'Espagne, Œuvres complètes de Beaumarchais, op. cit.*, p. 745.

² Beaumarchais, *Correspondance, op. cit.*, p. 62, note 2.

³ *Mémoire sur l'Espagne, op. cit.*, p. 745.

⁴ *Ibid.*, p. 747.

⁵ *Ibid.*

⁶ p. 215 : « On relativisera ces jugements trop sévères en précisant qu'ils sont tirés du *Mémoire sur l'Espagne*, rédigé par Beaumarchais après l'échec de ses négociations, et que l'amertume y tient naturellement plus de part que le souci de la vérité. »

⁷ *Ibid.* « quand une occasion naturelle se présentant de voir celle qu'il aime le roi trouvait plus de raisons pour éviter ce moment qu'il n'avait mis de soin à le faire naître et le danger une fois passé il semblait ne sortir d'une espèce de suffocation que pour passer à une profonde tristesse » (f. 40)

⁸ *Ibid.*, p. 747.

⁹ *Ibid.*, p. 749.

¹⁰ Il recommande aussi à Choiseul, Lord Rochefort, ambassadeur de Russie en Espagne, un irlandais francophile avec qui il vient de « passer 12 jours » à Paris.

surtout la tournure de son caractère qui le rend si propre à être séduit, enchanté et enchaîné par le duc de Choiseul me l'ont fait rechercher plus qu'un autre¹.

Le but de son mémoire était en réalité (Beaumarchais l'écrira plus tard dans son *Mémoire justificatif* adressé à Choiseul) « de mériter, par [s]on récit la confiance et les bonnes grâces de Mr de Choiseul. » Il avait été « encouragé par m. l'Évêque d'Orléans² à fixer par écrit tout ce qu'il « savai[t] de l'Espagne ». On apprend dans les brouillons qui font suite au *Mémoire sur l'Espagne* dans le recueil des Manuscrits de Londres, que l'évêque d'Orléans sollicita pour Beaumarchais une place de consul de France en Espagne mais que Choiseul la lui refusa³. On comprend mieux pourquoi Beaumarchais ajouta une note autobiographique au début du *Mémoire sur l'Espagne*, dans laquelle il explique sa vocation politique : « Si, au sortir d'une éducation cultivée et d'une jeunesse laborieuse, mes parents eussent pu me laisser une entière liberté sur le choix d'un état, mon invincible curiosité, mon goût dominant pour l'étude des hommes et des grands intérêts, mon désir insatiable d'apprendre des choses nouvelles et de combiner de nouveaux rapports m'auraient jeté dans la politique. »

Il faut ajouter que lorsque Beaumarchais se rendit à Madrid, la place d'agent diplomatique semblait libre, puisque l'agent diplomatique de Choiseul, l'abbé Béliardi⁴ séjournait alors à Paris (il y est de décembre 1763 à mai 1765). On trouve d'ailleurs dans les papiers Béliardi⁵ (conservés à la Bnf) un *Mémoire pour l'Espagne*, composé en collaboration avec Choiseul, en juin 1765, à la même date que celui de Beaumarchais. Pour l'historien Pierre Muret, ce mémoire est « l'exposé le plus complet que nous ayons des desseins français vis-à-vis de l'Espagne en 1765⁶. » Effectivement, le document revient sur la politique de rapprochement avec l'Espagne du ministère Choiseul inaugurée en 1758 et qui aboutit au Pacte de famille en 1761 puis, à partir de la fin de la guerre de 7 ans, en 1763, sur l'idée d'une union économique avec l'Espagne, et non plus seulement politique. L'évolution des relations franco-espagnoles n'avait pas échappé à Beaumarchais et son mémoire en fait état, seulement, le dramaturge se montre bien moins solide dans sa démonstration et dans son érudition.

¹ f.43

² Louis Sextius de garende de La Bruyère (1706-1788), depuis 1758 évêque d'Orléans = « Évêque mondain et intéressé, vivant dans le libertinage avait pour maîtresse en titre l'une de ses nièces et pour favorite la fameuse Guimard. Il devra s'exiler en même temps que Choiseul, en 1771. Beaumarchais le juge comme un « indulgent plat, dont le caractère est aussi doux que le coeur excellent et l'esprit éclairé » (lettre à Durand du 19 avril 1765, f. 41 et 42 brouillon de lettre au duc de Choiseul (version 1 ou 2 du *Mémoire particulier*))

« Je vous dois des actions de grâce de l'explication dans laquelle vous avez bien voulu entrer à mon sujet avec M. l'évêque d'Orléans qui me l'a mandé de fontainebleau. Je sais bien qu'une lettre ne détruit pas la prévention aussi bien ce n'est pas l'objet de celle-ci. Je réponds seulement à des objections qui touchent de plus près mon honneur que le refus du consulat d'Espagne. » (le refus remplace « la demande » biffée).

⁴ Béliardi était agent général du commerce de la marine, il fut pendant le ministère Choiseul (1758-1770), un véritable agent diplomatique assistant sinon remplaçant l'ambassadeur. Beaucoup plus que le marquis d'Ossun, ambassadeur à Madrid, il reçut les pensées du ministre et exécuta ses plans. Voir art. Pierre Muret, Les papiers de l'abbé Béliardi et les relations commerciales de la France et de l'Espagne au milieu du XVIIIe siècle (1757-1770), *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 4 N°10, 1902. pp. 657-672. « l'abbé Béliardi fut envoyé comme consul général à Madrid, avec mission de négociateur, sous la haute direction de l'ambassadeur, un traité explicatif du Pacte de famille, relativement au commerce et à la marine marchande », p. 344, *Recueil des Instructions données aux ambassadeurs et ministères de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, XII bis « Espagne », Tome III (1722-1793), Paris, Félix Alcan Éditeur, 1899, p. 344.

⁵ Voir les « papiers Béliardi » conservés au département des manuscrits de la Bnf.

⁶ Pierre Muret, « Les papiers de l'abbé Béliardi et les relations commerciales de la France et de l'Espagne au milieu du XVIIIe siècle (1757-1770) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 4, N°10, 1902, p. 657-672, p. 667.

Pour autant, il ne s'agit pas de dire que son projet diplomatique est totalement ridicule et son aspiration démesurée. Il s'inscrit dans un contexte de « diplomatie nouvelle¹ », marquée notamment par l'apparition de nouveaux acteurs. Callières, dans son manuel du parfait ambassadeur, *De la manière de négocier avec les souverains*, 1716, est le théoricien de cette « révolution diplomatique » : il prône l'essor d'une diplomatie parallèle à la diplomatie officielle, qui serait fondée sur le « secret ». On pense à d'Éon et au rôle d'agent secret du roi que Beaumarchais aura plus tard en Angleterre. Beaumarchais, dans son mémoire, conseille d'ailleurs à Choiseul de diriger « de loin » toutes ses démarches « par quelque agent secret »². Il destinait son mémoire au « secret » du ministre, et il le commente en ces termes : « Ce qu'un homme pourrait dire là-dessus à l'oreille du ministre de France devrait-il se libeller dans ce qu'on nomme mémoires utiles au bien de la nation » ?

Beaumarchais placera, plus tard, dans la bouche de Figaro sa conception de la politique, dans ce trait devenu célèbre : « La politique, l'intrigue, volontiers ; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra³ ».

Conclusion

Dans l'article « Espagne » de l'*Encyclopédie*, le chevalier de Jaucourt qualifiait l'Espagne de « nation paresseuse », qui aurait « de la peine à se relever » de sa décadence⁴. Les voyageurs français furent nombreux à remarquer que les philosophes des Lumières avaient « fort maltraité » l'Espagne, où ils situaient le « fanatisme », l'« intolérance », l'« obscurantisme » ou le « despotisme », l'Inquisition devenant l'« institution emblématique d'un pays décadent »⁵. Beaumarchais discute ces opinions, dans sa correspondance et ses mémoires techniques. Il condamne cependant une « décadence » des « spectacles » qu'il juge « de deux siècles, au moins, plus jeunes que les nôtres »⁶. Il retient la « chaleur » et la « gaieté des intermèdes tout en musique », qu'il nomme les « *tonadillas* ou *sainetes* »⁷. La musique espagnole mérite, juge-t-il, de marcher « après la belle italienne » et « avant la nôtre »⁸. Il se souviendra de « l'air de la séguedille » et des mouvements dansés du fandango dans la pantomime de l'acte IV du *Mariage de Figaro*, dans une scène muette où la connotation érotique de la danse lui permet de faire planer sur la scène un scénario libertin : il s'agit du moment où Suzanne, la camériste de la comtesse, remet en cachette, un billet au Comte. Tout cela se passe, en public, pendant une cérémonie en musique où elle est présentée au Seigneur, qui anticipe sur ses noces. Cet exemple invite à nuancer le jugement de Sainte-Beuve qui limite la part espagnole du théâtre de Beaumarchais à un « léger déguisement »⁹.

La section « Humeurs et regards », dans laquelle la lettre de Beaumarchais au duc La Vallière fut publiée, dans l'anthologie du *Voyage en Espagne* de Bartolomé et Lucile Bennassar, appelle, en dernière analyse, une lecture sensualiste du voyage de Beaumarchais. Comme pour Marivaux, dans le *Spectateur français*, la connaissance du monde et de l'altérité était d'abord, pour le dramaturge, l'effet d'une expérience. L'ironie et l'ambiguïté des références littéraires, dans les mémoires et la correspondance, avaient peut-être vocation à le rappeler. Beaumarchais le remarquait, dans son mémoire au ministre Choiseul : « On traite

¹ Voir à ce sujet Lucien Bély, « L'invention de la diplomatie », *Pour l'histoire des relations internationales*, dir. Robert Franck, PUF, Paris, 2012.

² F.39.

³ *Le Mariage de Figaro*, III, 5.

⁴ Art. « Espagne », *Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*.

⁵ *Le Voyage en Espagne*, op. cit., p. VI.

⁶ Lettre au duc de La Vallière, éd. citée, p. 51.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ *Théâtre de Beaumarchais*, Paris, Garnier frères, [s. d.], p. IV.

bien moins avec l'état des hommes qu'avec leurs caractères¹ », faisant probablement un usage moderne de la notion de « caractère », qui se renouvelle, au XVIII^e siècle, sous l'influence de l'histoire naturelle². Il prit peut-être également, en Espagne, la mesure de son propre caractère.

¹ Beaumarchais reformulera cette opposition entre l'état et le caractère dans *l'Essai sur le genre dramatique sérieux* et dans *Tarare*, respectivement p. 130 et p. 505, p. 596, *Œuvres*, *op. cit.*

² Sarah Benharrech, *Marivaux et la science du caractère*, Oxford, Voltaire Foundation, 2013.